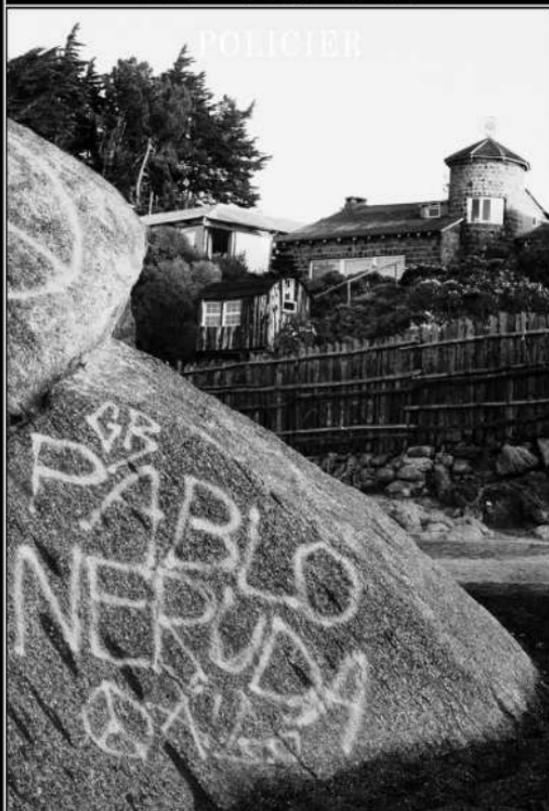




Chemins  Nocturnes

ESTELLE MONBRUN

MEURTRE
À ISLA
NEGRA



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

Un matin à Isla Negra, Maria Loncomilla, la femme de chambre de la villa Pablo Neruda « nichée au milieu d'un jardin luxuriant qu'empaumaient pins et eucalyptus, bâtie en P sur un promontoire surplombant la maison du poète le plus célèbre du Chili », est obligée d'affronter sa directrice, Enriqueta Piedrecillas, pour lui annoncer la disparition de Celia Martin, une des hôtes de la Villa... Ce n'est que le début des ennuis pour Mme Piedrecillas, puisque très rapidement cette disparition se révèle être un meurtre.

À Paris, dans le même temps, Gisèle Dambert, la compagne de l'ex-commissaire Foucheroux, reçoit un mystérieux message d'outre-Atlantique l'invitant à ne pas prendre le métro le 24 février suivant...

Les deux événements vont mettre en état d'urgence les services du CAAT – Centre d'Actions Anti-Terroristes —, à la tête duquel Jean-Pierre Foucheroux vient d'être secrètement nommé par le nouveau gouvernement.

Meurtre à Isla Negra est le quatrième roman d'Estelle Monbrun — nom de plume d'une universitaire spécialiste de Marcel Proust — tous publiés aux Éditions Viviane Hamy.

L'auteur

Ancienne élève du lycée Léonard Limosin et diplômée d'un doctorat de lettres obtenu à Paris, Estelle Monbrun (nom de plume d'une proustienne émérite) s'est lancée dans une carrière de professeure de littérature française contemporaine aux Etats-Unis, à New-York puis à Saint-Louis. Elle s'avère être une spécialiste reconnue dans le monde entier de l'oeuvre de Marcel Proust et de celle de Marguerite Yourcenar. Parallèlement à son métier d'enseignante, Estelle Monbrun écrit des polars publiés par les Editions Viviane Hamy. Ses écrits mêlent fraîcheur d'écriture, par l'aspect ludique et parodique de sa production littéraire, et profondeur, par la qualité documentaire et scientifique que ceux-ci proposent.

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

ESTELLE MONBRUN

MEURTRE À ISLA NEGRA

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, avril 2006

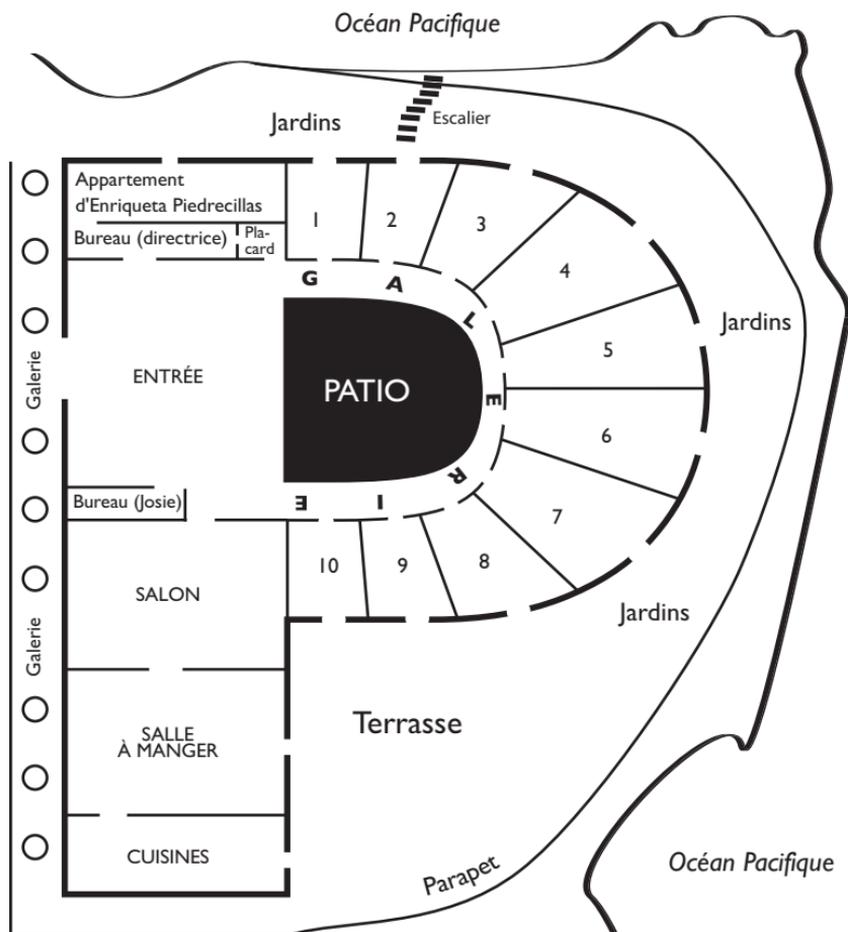
Conception graphique, Pierre Dusser

© Photo de couverture, Isla Negra, Maison de Pablo Neruda

ISBN 978-2-87858-524-7

*Dans mes livres, il s'agit toujours de la même chose.
J'écris toujours le même livre.*

Pablo Neruda



VILLA PABLO NERUDA

Chambres

- | | |
|-------------------------------------|----------------------------------|
| 1- Jérôme Frugier, chef cuisinier | 6- Victor Narvales, historien |
| 2- Marina Verdaguer, cinéaste | 7- Wladimir Benoit, auteur |
| 3- Frédéric Mileau, peintre | 8- Jeff Clement, sociologue |
| 4- Alia Saadi (commissaire Djemani) | 9- François Verdier, photographe |
| 5- Celia Martin, comédienne | 10- Josie, secrétaire |

Écoute-moi, Manolito, je vais te raconter ce qui s'est vraiment passé durant la Retirada... Mais pas en espagnol, j'aurais l'impression de me souiller la bouche... Non, je te le dirai avec leurs mots à eux, en français, pour que tu apprennes leur langue et que tu la parles mieux qu'eux. Pour que tu les battes avec leurs propres paroles et que tu les fasses payer. Pour que tu nous venges.

C'était après le 26 janvier 39, quand Barcelone est tombée, quand ton grand-oncle Roberto a été fusillé comme un chien, avec tant d'autres. Son frère, mon père, était un rouge, c'est vrai. Mais être un rouge, c'était un devoir à ce moment-là. Tu entendras des horreurs sur les rouges, Manolito. Ne les crois pas. Ils ont brûlé quelques églises, d'accord, mais pourquoi ? parce que les évêques se sont mis du côté de Franco, contre la République, tout de suite. Parce que les curés ont béni les massacres et jusqu'aux avions qui nous assourdisaient sur la route de l'exil. Ah ! ne me parle pas des curés... Tu nous aurais vues, on est parties sans presque rien, ma sœur, ma mère et moi, vers la frontière. Francia... Le pays de la liberté, des droits de l'homme, c'est ce qu'on nous avait appris à l'école. « Vous passerez la montagne et vous serez libres, vous serez en sécurité, avait dit mon père, et je vous rejoindrai de l'autre côté. » Il n'avait pas prévu qu'on

serait des centaines, des milliers même, et que le gouvernement français nous traiterait comme si nous étions des criminels, nous enfermerait, nous parquerait comme des animaux. On croyait qu'il était de notre côté, le gouvernement français, du côté de la République. Mais ils ont refusé de nous envoyer des armes, pire, ils ont approuvé un embargo. Il avait la trouille, le gouvernement français... Les seuls qui se soient bien conduits sont ceux qui se sont engagés dans les Brigades internationales, et encore... Mais j'anticipe... Quand on a atteint le Perthus, au début de février...

Nuit du 24 au 25 février

Avec une seule mort, plusieurs vies basculent, irrémédiablement, songeait la commissaire Djemani dans l'avion qui la ramenait nuitamment de Santiago vers Paris, à la fin d'un mois de février qu'elle n'oublierait pas de sitôt. Deux semaines auparavant, la disparition brutale d'une résidente de la villa Pablo Neruda avait déclenché des bouleversements en cascade sur deux continents, dans un bref enchevêtrement de vies, et l'avait forcée à accepter la mission dont elle rendrait compte à Jean-Pierre Foucheux, directeur du Centre d'actions anti-terroristes, dès son arrivée à Roissy. Le monde de chacun ne serait plus jamais tout à fait le même. Séparés par des milliers de kilomètres de terre et d'eau, deux langues, et des siècles d'histoire, le petit village français de Montolieu et la lointaine communauté d'Isla Negra, sur la côte chilienne, avaient dû faire face ensemble à leur passé. À cause d'un invraisemblable concours de circonstances, elle avait été choisie pour châtier leurs démons.

L'hôtesse de l'air interrompt le train de ses pensées en lui demandant avec un sourire de bien vouloir baisser l'intensité de sa lampe. Les autres voyageurs pourraient ainsi regarder le film projeté dans des conditions de réception « optima », expliqua-t-elle. Leïla Djemani

soupira. Elle n'avait nul besoin d'être exposée à plus de violence sur pellicule. Elle obtempéra et reprit sa lecture de *Clara Malraux, une femme dans le siècle*. À côté d'elle, menotté, les yeux clos, son prisonnier ne bougea pas.

Ayant tourné le dos à la masse dentelée de la cordillère des Andes, l'appareil amorça une descente en douceur vers les lumières clignotantes de Buenos Aires. En trois langues, le pilote rappela aux passagers qu'ils devaient garder leurs ceintures attachées.

3 février, Isla Negra

Après avoir rincé à grande eau les dalles de la terrasse, Maria Loncomilla repoussa énergiquement les cheveux noirs qui s'échappaient de sous son bandeau, leva les yeux vers un ciel d'un bleu aussi céruléen que celui de la mer qui se déchainait au-dessous d'elle, et estima, à la position du soleil, qu'il devait être environ dix heures. Deux heures auparavant, elle avait cru entendre, à sa gauche, le cri fantôme du *chucaco* et se sentait toute retournée. Chez les siens, c'était un mauvais présage, un signe de mort prochaine.

Toutes les chambres étaient faites et leurs occupants au travail, si on pouvait ainsi qualifier les activités des hôtes de la villa Pablo Neruda. Nichée au milieu d'un jardin luxuriant qu'embaumaient pins et eucalyptus, bâtie en P sur un promontoire surplombant la maison du poète le plus célèbre du Chili, elle rassemblait des artistes en tout genre en train de commencer, continuer ou achever ce qu'ils considéraient comme un chef-d'œuvre, pendant des séjours variant de quelques semaines à plusieurs mois. L'hiver à Isla Negra était particulièrement prisé par les Européens et les Américains du Nord : c'était alors le temps des cerises, des pêches et des abricots. Le comité de sélection de la Société des Amis de Pablo Neruda – SAPN pour les initiés –, après avoir

longtemps penché vers la « diversité » et souhaité une tour de Babel, avait brusquement fait marche arrière et réuni en ce mois de janvier un petit nombre d'élus, dont la langue commune était le français, histoire de marquer un point contre l'invasion de l'anglais, ennemi du moment. L'année suivante, le chinois servirait de rempart.

Maria avait sympathisé avec ceux et celles qui parlaient espagnol : un musicien allemand d'un certain âge, Wolfgang Schneider, une comédienne française assez peu connue, un chef suisse, toqué et enthousiaste à la recherche de recettes locales pour la confection de son *Éloge des cuisines indigènes*, un peintre canadien, Frédéric Mileau, et un historien à nationalités multiples, Victor Narvaes. Ce dernier écrivait sur la querelle des cartographes, et sa chambre était jonchée de documents qui rendaient difficile la chasse à la poussière. Mais il était d'une extrême gentillesse et ce matin encore il lui avait présenté mille excuses pour son désordre permanent.

Quelle différence avec la vedette de l'équipe, qu'il ne fallait déranger sous aucun prétexte ! Wladimir Benoit, un « psychauteur » – russe par sa mère – installé à Paris, pratiquait un métier semblable au sien, lui avait-il expliqué le plus sérieusement du monde en arrivant : le nettoyage intellectuel. Impavide, elle voyait s'accumuler, jour après jour, les pages d'un livre sur la mentalité du collectionneur de base, son sujet du moment, provisoirement intitulé : *De l'encombrement*. Maria haussa les épaules en pensant à la rivalité mesquine qui l'opposait à la sous-vedette, un chercheur belge, Jeff Clement, qui s'intéressait, lui, à la sorcellerie dans l'île de Chiloé. La semaine précédente, il avait exigé et obtenu que sa chambre soit faite avant celle de son concurrent, bien que cela n'ait pas de sens étant donné leurs positions respectives dans l'ensemble architectural de la villa...

Maria fit un signe de la main à Marina Verdaguer – cinéaste catalane dont elle adorait la flamboyante spontanéité –, qui traversait le jardin en pestant contre le poids de sa caméra pour rejoindre un jeune photographe, François Verdier : il n'était là que pour quelques jours, mais faisait de louables efforts pour se rendre aimable.

Le groupe s'était retrouvé sous la houlette terrorisante de la directrice du centre, Enriqueta Piedrecillas, détentrice d'un doctorat en gestion d'une grande université nord-américaine. Petite femme sourcilleuse, inflexible et sans charme, le cheveu court et le regard froid, elle menait son monde à la baguette et à la minute près. L'œil fixé en permanence sur sa montre, elle était d'une redoutable efficacité car elle n'avait pour ambition que la réussite professionnelle. Pour elle, le monde tournait autour du concept d'organisation et de ce qu'elle prenait pour du dévouement inconditionnel à une institution. « Elle ressemble assez à l'idée qu'un lecteur peut se faire de la mégère que fustige Nathalie Sarraute dans ses *Tropismes* », avait diagnostiqué Wladimir Benoit, caustique. Le personnel la craignait, mais ne l'aimait pas, à l'exception d'une jeune arriviste, Josie, grande bringue mielleuse que la directrice utilisait comme espionne et qu'elle protégeait à outrance. Les malheureux hôtes de la villa, obligés de passer sous leurs fourches Caudines, bougonnaient, menaçaient de se plaindre, mais se voyaient rétorquer qu'ils n'étaient que de passage, alors qu'Enriqueta Piedrecillas était la pierre angulaire du système. Elle avait réussi à persuader les membres du conseil d'administration que sans elle les petits déjeuners seraient servis en retard, les dossiers non traités, le budget dépassé, les résidents non surveillés et livrés à leur paresse naturelle. Bref, sans elle ce serait le chaos, l'anarchie, la gabegie. Elle avait mis au point, sous prétexte de rencontres bihebdomadaires, un système de

surveillance des progrès de ses hôtes avec le souci d'une mère prête à tout pour que ses enfants soient les premiers en classe.

Maria poussa un soupir. La perspective de devoir annoncer à sa patronne que Celia Martin n'était pas encore levée n'avait rien de plaisant. Enriqueta Piedrecillas était connue pour se venger des mauvaises nouvelles sur le messager... Elle était vraisemblablement dans son bureau, dont la moindre trace de poussière avait été chassée dès l'aurore à grands coups de chiffon. Et sans doute en train de cliqueter furieusement sur le clavier d'un ordinateur qui n'osait lui résister, ou à aboyer au téléphone des ordres à ses fournisseurs, ou bien occupée à se plaindre par écrit d'un des pensionnaires du moment. L'interrompre signifiait se la mettre à dos pour la journée... Maria frappa pour la quatrième fois à la porte de Celia Martin. À l'intérieur, le bourdonnement incessant qui l'avait alertée continuait sans relâche, et rien ne bougea. Elle n'avait plus le choix. Il fallait informer la directrice de cette anomalie, au risque, si elle reculait, de perdre sa place et de faire renvoyer Pedro et Ernesto, ses neveux... Or un emploi à Isla Negra n'était pas facile à trouver pour les Mapuches de Temuco. La tribu entière n'habitait à El Quisco que grâce à son maigre salaire.

Abandonnant dans un coin de couloir, sous une arcade, seau et serpillière, la femme à tout faire traversa le patio et se dirigea de mauvaise grâce vers le haut du P, là où se trouvaient les bureaux de la Société, encadrés par des bosquets de bougainvilliers écarlates et méticuleusement taillés. Enriqueta Piedrecillas était bien dans son bureau et répondait fiévreusement à son abondant courrier électronique, obéissant ainsi à une étiquette aussi rigoureuse que celle qui gouvernait les échanges épistolaires des nobles d'autrefois et des bourgeois qui les suivirent.

Maria passa une tête prudente par l'entrebâillement de la porte et après un timide « Excusez- moi... », qui fut récompensé par un regard désapprobateur et un bref « Qu'y a-t-il encore ? », elle ajouta :

– C'est la 5...

– Quoi, la 5 ? Celia Martin ? interrogea la directrice sans quitter des yeux son écran.

Enriqueta Piedrecillas détestait les Français, mais elle devait admettre que cette ressortissante de la nation du cocorico ne lui posait pas de problème particulier. Discrète, ponctuelle, elle était comédienne, mais s'était mis en tête de devenir critique. Son étude sur le théâtre du silence semblait en bonne voie.

– Elle n'est pas levée.

– Comment ça, pas levée ? À dix heures vingt-deux ? Elle est malade ?

L'idée d'une grasse matinée en milieu de semaine l'horrifia au point de lui faire cesser net son activité. Elle lança un regard furibond par-dessus des lunettes rondes qui lui donnaient l'air d'une chouette mécontente.

– Non, je ne crois pas. C'est juste que son réveil n'arrête pas de sonner.

– Vous êtes sûre qu'elle n'est pas à la bibliothèque ? Ou à écrire quelque part ? Les auteurs ont parfois des lubies sur leur *locus scripturae*. Souvenez-vous de ce poète qui ne pouvait écrire que perché en haut d'un arbre... (Elle pinça dédaigneusement les lèvres avant d'ajouter :) Un Anglais.

– Elle n'a pas pris son petit déjeuner... Sa porte est fermée à clé et je ne peux pas faire sa chambre... Je dois partir...

– Dans huit minutes. Pour garder le bébé de votre petit-neveu, je sais. Inutile de me le rappeler, Maria, et il ne saurait être question d'heures supplémentaires.

À regret, Enriqueta Piedrecillas abandonna sa machine. Celia Martin avait besoin d'un sérieux rappel à l'ordre.

Après tout, la Société des Amis de Pablo Neruda ne payait pas ses boursiers pour qu'ils prennent des vacances, ainsi qu'en attestaient les ouvrages, sculptures, tableaux et maquettes exposés dans la salle spéciale, nouvellement ouverte au public, et dont elle avait orchestré le sponsoring et l'agencement dans le moindre détail et au centimètre près.

- Eh bien, allons-y. Nous ne pouvons pas attendre éternellement...

Son pas déterminé retentit, sec et régulier, jusqu'à la porte fraîchement repeinte de la chambre 5, contre laquelle elle frappa énergiquement.

- Vous aviez raison pour le réveil, Maria, reconnut-elle. C'est curieux...

N'obtenant pas de réponse, elle sortit de la poche de sa jupe noire un passe-partout et franchit le seuil avec un retentissant :

- Mademoiselle Martin !

Les rideaux étaient clos et le soleil matinal baignait la pièce d'une lueur bleutée, laissant apercevoir des vêtements abandonnés sur le bras d'un fauteuil, des bagues et des bracelets luisant dans une coupe en porcelaine, une boîte à pilules et un verre d'eau posés sur la table de nuit.

D'un mouvement sec, la directrice posa un doigt impatient sur le ressort du réveil. Puis elle secoua sans ménagement une épaule brunie recouverte de batiste en disant :

- Mademoiselle Martin, il est dix heures vingt-huit. Grand temps, je pense...

À ce moment précis, comme elle le raconterait plusieurs fois par la suite à la police, Maria, demeurée sur le seuil, vit le dos de sa patronne se raidir. Il lui sembla qu'elle portait une main à sa bouche pour étouffer un cri. À sa grande surprise, elle se tourna vers elle et déclara d'une voix changée :

– Mlle Martin a dû prendre quelque chose pour dormir. Elle est surmenée... Laissons-la se reposer...

– Mais, Madame, pour la chambre... protesta Maria.

– Pas d'importance. Vous la ferez... demain, lui fut-il rétorqué. Vous pouvez disposer.

Enriqueta Piedrecillas referma précautionneusement la chambre 5, laissant Maria médusée. En sept ans de service, jamais une telle chose ne s'était produite, jamais elle n'avait eu l'occasion, encore moins l'autorisation, de ne pas nettoyer une chambre. Jamais on ne lui avait fait cadeau de deux minutes entières. Perplexe, elle regarda s'éloigner sa patronne après l'avoir entendue murmurer dans le portable dont elle ne se séparait jamais :

– Josie, j'ai besoin de vous... Tout de suite...

Maria, en haussant les épaules, vida dans un grand sac en plastique le contenu d'une corbeille de linge propre pour le repasser chez elle.